

Monseigneur

Je viens de remettre à M<sup>lle</sup> D'Église la lettre que vous avez bien voulu  
me confier. Je ne doute pas qu'il Vous en accuse lui-même la réception,  
et qu'il se concerta incessamment avec ses collègues sur les objets qu'elle peut  
contenir.

Quant à moi je suis enchanté que votre grandeur m'ait fourni l'occasion  
de lui donner une marque de mon empressement à la servir. Surtout je  
suis très sensible à la confiance qu'elle me témoigne; car je pensais l'avoir  
entièrement perdue. Ce n'est pas Monseigneur que je crains d'avoir  
marqué en quelque chose, ou trahi de quelque manière les intérêts de  
l'église dont je suis le Ministre; mais il arrive souvent que l'on se trouve  
enveloppé dans la condamnation d'autrui, et que nous sommes censés penser  
voulir et faire tout ce que font, veulent et pensent les personnes qui nous  
appartiennent sous quelque rapport. Cette injustice s'est commise de tout  
temps; mais elle est plus commune dans les moments fâcheux où nous vivons,  
et il est bien difficile de ne pas en être plus ou moins la victime. D'après  
Monseigneur j'ai pris mon parti. Je rentre en moi-même, j'en appelle  
au témoignage de mon propre cœur, et je me console dans le silence  
et la paix.

Votre grandeur ne fait entendre qu'elle aurait eu recours à moi  
si elle n'avait craint de me mettre dans le cas de déplaire à ceux  
qui

qui peuvent ne rendre la vie plus ou moins agréable. Cette crainte  
Monsieur demande ma reconnaissance, quoique je ne puisse pas  
l'approuver. Les agréments de ma vie dépendent bien peu des person-  
nes qui m'entourent. A mes fonctions près, je vis dans la solitude.  
Je suis hermite au milieu d'une ville populeuse et du tumulte des affaires.  
C'est un goût décidé. Je l'ai contracté depuis bien des années et qui  
probablement ne durera jusqu'au tombeau. D'ailleurs je suis si las  
des discussions politiques et de tout ce qui peut me les rappeler, que si  
jamais <sup>je suis</sup> aimé à me répandre dans les Sociétés, j'aurais pu depuis long-  
temps le parti de les fuir. Cependant lorsqu'il s'agit de mon Ministère,  
et des objets qui sont en rapport avec lui, je suis guéri et ma retraite et  
mes livres, et je ne suis pas assez lâche pour craindre quelques désagrémens  
Recevez Monsieur l'assurance de mon respect et de mon  
entier dévouement

De votre grandeur

Votre humble et très obéissant  
Secrétaire J. Girard *Cher*

Berne le 5 oct. 1761.

P.S. Mon Beaufrère ne charge de vous remercier de votre bousin  
et de vous offrir ses respectueux hommages.

Nous avons ici M<sup>r</sup> le Baron de Welfenberg Envoyé du  
Prince Evêque de Constance. Il est chanoine de Constance  
et dit on, vicaire général. Aujourd'hui il a été présenté  
avec l'ambassadeur français au Conseil exécutif. La

présentation a été très pompeuse; je n'en ai pas été témoin. J'ignore  
l'objet de la mission de M<sup>r</sup> de Wessenberg; mais je sais qu'il apportait  
des lettres de créance comme l'avoit le Prince et comme envoi  
de l'Evêque. Si votre grandeur desiroit en savoir d'avantage,  
je m'empresserois de m'en informer.